

Compte-rendu

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA**

Band (Jahr): - **(2009)**

Heft 89: **Les langues en milieu scolaire : interactions entre recherches sur l'acquisition et pratiques d'enseignement = Die Sprachen in der Schule : Wechselwirkungen zwischen Spracherwerbsforschung und Unterrichtspraxis**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Compte-rendu

Boutet, J. (2008).

La vie verbale au travail, des manufactures aux centres d'appels.

Toulouse: Editions Octarès.

Josiane Boutet nous propose dans cet ouvrage de décrypter le réseau de relations unissant activité de travail et activité de langage, à partir d'une compréhension diachronique de l'évolution de la "vie verbale" au travail. La notion de "vie verbale" lui permet, dans une forme de globalité anthropologique, de rassembler les manifestations historiquement variables de l'activité de langage et d'appréhender au final la diversité des "pratiques langagières"¹. Josiane Boutet met en perspective historique, depuis la Révolution industrielle du début du XIX^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui, les organisations du travail industriel d'une part, les pratiques langagières ouvrières dans les lieux de travail d'autre part. Son questionnement central est le suivant: comment se sont construites les relations entre l'organisation du travail et l'exercice de l'activité verbale?

L'ouvrage répond à cette question en montrant comment des situations d'oppression des salariés ont pu naître et être acceptées dans des contextes sociaux particuliers: interdite ou empêchée dans les ateliers des usines et manufactures du XIX^{ème} siècle, l'activité verbale est devenue autorisée, mais fortement formatée dans les centres d'appels actuels. Perdure ainsi au cours du temps une forme de coercition des pratiques langagières des salariés, organisée au nom de la productivité par la hiérarchie. Perdure également la résistance des salariés à cet encadrement de leurs pratiques langagières, au niveau collectif comme sur le plan individuel.

Josiane Boutet dégage donc au final une récurrence forte, de portée socio-historique: au travail, la vie verbale s'inscrit dans un cadre contraint mais donne simultanément les moyens de s'en dégager partiellement, dans des formes de tension renouvelées du rapport salarial.

Tout en s'appuyant sur des matériaux langagiers très hétérogènes du fait des différents moments observés, impliquant notamment une forte différence dans le mode de recueil des données (non enregistrées au XIX^{ème} siècle, filmées XXI^{ème} siècle), Josiane Boutet réussit à délimiter un fil conducteur situant clairement pour ses lecteurs son objet de recherche, sa conception de la langue et ses cadres d'analyse.

¹ Selon la formule qu'elle a proposée avec Fiala et Simonin-Grumbach en 1976.

L'objet traité est éclairé par différentes disciplines: ergonomie, psychologie, philosophie, sociologie ou encore histoire du travail. Toutefois, ces perspectives sont réinterprétées dans une approche sociolinguistique, laquelle est clairement située et définie comme telle: il s'agit de décrire la contribution du travail du langage au travail productif, pour mettre ensuite ces descriptions au service de la compréhension de l'ordre social.

En accord avec l'ensemble de ses écrits précédents, Josiane Boutet adopte les fondamentaux du dialogisme bakhtinien pour tenir compte de "l'épaisseur sociale" de la vie verbale au travail: les mots sont toujours habités par un réseau de significations sociales, les discours traversés par des dynamiques sociales. Elle va même au-delà des propositions du linguiste russe car son analyse lui permet de décrire, par l'entrée langagière, des réalités sociales d'oppression et par là même de les dénoncer. Dans cette perspective, l'activité de langage se définit comme une activité permanente de compromis pour traiter un certain nombre de tensions constitutives entre expériences singulières et moyens langagiers collectifs.

Dans ce cadre, Josiane Boutet réaffirme et illustre très clairement sa conception constructiviste du langage au fil des différents chapitres: les discours sont des "matérialités" qui produisent des significations sociales, construisent les rapports sociaux qui ne préexistaient pas nécessairement à leurs mises en mots et transforment les acteurs sociaux. La matérialité des agencements linguistiques, des supports graphiques, des écritures produisent des dialogues professionnels, des notes de services, etc... ayant leurs spécificités du fait même de ces agencements; et si ces "produits langagiers" ont des façons d'être matériellement différentes de celles d'un produit manufacturé, il n'en reste pas moins qu'ils sont facteurs de productivité.

De façon plus affirmée que dans d'autres courants de l'analyse du discours, Josiane Boutet considère que ces "produits langagiers" sont toujours à interpréter en fonction d'un contexte social donné. Dans une forme de processus interprétatif à double entrée, les contextes socio-historiques éclairent les contextes plus locaux d'une situation de travail, et réciproquement. Au niveau plus local, l'interprète est pris dans un travail en tension face à une "matrice complexe", formée par les indices verbaux de nature segmentale (contenus propositionnels, arguments, mise en mots) et non segmentale (gestes vocaux, hauteur, intensité, rythme, timbre, qualité de la voix), ainsi que par des indices non-verbaux (proxémie, gestes corporels, regards, sourires, mimiques).

Josiane Boutet relie en outre cette prise en compte de la communication non verbale aux perspectives psycho-développementales de Vygotski pour pointer certaines évolutions de la vie verbale au travail. Par exemple, en atelier, les gestes professionnels constituaient des "savoirs incorporés" dont l'explicitation verbale était dès lors très difficile; ils relevaient d'une "pensée non verbale",

d'une intelligence pratique incorporée sans sollicitation directe de la sphère du langage. En centres d'appels, les dialogues standardisés concernant la phase commerciale de l'activité relèvent au contraire d'un "langage sans pensée", sans interaction véritable avec l'autre, comme en témoignent la posture et la voix désinvesties des télé-conseillers observés. Simultanément, les observations de Josiane Boutet permettent de mettre en évidence que cette posture (intellectuelle comme corporelle) est intenable: les salariés s'en écartent, et réintroduisent leurs savoir-faire langagiers et leur expressivité dans leurs dialogues professionnels.

Cette prise en compte des indices verbaux comme non verbaux permet ainsi d'analyser diverses évolutions notoires de la vie verbale au travail et d'en poser les jalons avec un regard tout à la fois dialogique et interactionniste, et surtout sociolinguistique et critique, proche en cela de la *Critical discourse analysis*. Il s'agit avant tout pour Josiane Boutet de déployer une linguistique "séculaire", capable de spécifier ses apports dans les préoccupations et les questionnements de la société.

Les trois premiers chapitres proposent plusieurs entrées pour retracer l'histoire de la parole au travail. Si l'interdit taylorien de la parole au travail semble avoir déteint sur les chercheurs qui n'ont pas gardé de traces des paroles des travailleurs du XIX^{ème} siècle, Josiane Boutet contourne cette difficulté en proposant une analyse de journaux ouvriers et de Règlements d'ateliers. Elle montre la récurrence dans ces derniers de l'interdit de parler. En même temps, elle suppose l'existence de cette parole, en tant que condition nécessaire pour arriver à travailler ensemble. Les dynamiques ayant contribué à l'histoire de la "formation langagière" de la "parole ouvrière" sont alors présentées dans toute leur complexité: cette parole a construit et soudé le groupe social des ouvriers industriels, par le biais d'une diversité de pratiques tout autant *sociales* (se réunir, militer, s'associer, faire grève, revendiquer, etc.) que *langagières* (pamphlets, chansons, prises de parole publiques, chartes, tracts, journaux, etc). Josiane Boutet analyse en outre cette parole comme étant traversée historiquement par un double mouvement: tout en étant inscrite dans une "parole populaire" plus ancienne, elle participe à la construction d'une nouvelle parole collective revendiquant un droit syndical. Les lois Auroux (1982), qui inscrivent dans le Droit du travail un droit à l'expression collective de tous les salariés, en découlent directement.

Empêchées dans le taylorisme, les pratiques langagières deviennent donc valorisées dans le post-fordisme. Toutefois, Josiane Boutet pointe le fait qu'il existe toujours aujourd'hui une forme de post-taylorisme (contrôle du temps, des cadences, du rendement, surveillance panoptique, parcellisation des tâches, immobilisation corporelle au poste de travail), et cela même dans le cas d'un travail essentiellement langagier et communicationnel (en particulier dans le secteur des services). Dans le contexte d'une économie de

l'information et de la communication mondialisée, les capacités à utiliser simultanément différentes technologies (ordinateur, téléphone, etc..), qui médiatisent elles-mêmes différentes habiletés verbales écrites comme orales (savoir donner et gérer des informations, convaincre, déjouer des incivilités, etc...), sont qualifiées de façon critique par Josiane Boutet de "nouvelles ressources naturelles" pour l'organisation. Pour elle, ces ressources s'intègrent dans un véritable "capital communicatif" lié à une gestion très concrète du langage: de ce point de vue, la position de certains économistes ou sociologues selon laquelle les services seraient "immatériels" ou "intangibles" ne tient pas.

Les chapitres 4 et 5 permettent de préciser l'histoire du champ de la sociolinguistique du travail. Josiane Boutet y rappelle l'histoire du Réseau interdisciplinaire Langage & Travail fondé en France en 1986. Elle y mentionne également les apports d'autres courants linguistiques sensibles à la dimension praxéologique du langage au travail: par exemple les approches anglo-saxonnes relevant des *Workplace Studies*, ou encore les approches européennes relevant de l'interactionnisme socio-discursif ou de l'ethnométhodologie. Ces différents courants ont impulsé, chacun à leur manière, le virage actionnel de l'analyse de discours. En se positionnant précisément par rapport à ces différentes approches, Josiane Boutet précise clairement sa conception dialogique et constructiviste du langage, comme son objet: la "part langagière" du travail. Elle analyse celle-ci à partir des "genres professionnels" qui la véhiculent. Différentes approches² ayant questionné la notion du genre sont convoquées pour insister sur l'aspect suivant: genres de discours et d'activité se façonnent réciproquement, mais de façon différente selon l'activité exercée. Josiane Boutet dégage à partir de là un certain nombre de propriétés caractérisant ces genres toujours situés et contextualisés ainsi qu'un certain nombre de formes linguistiques (syntaxiques, morphologiques, lexicales, énonciatives), en les illustrant par des exemples. Elle montre en outre comment ces genres sont suffisamment souples pour être utilisés comme ressources afin de mieux s'adapter aux contraintes réelles du travail: par exemple, un conseiller peut sortir du script prescrit par un questionnaire pour plaisanter avec son interlocuteur (afin de préserver sa face), ce qui produit un travail relationnel tout en permettant la progression, voire l'amélioration, des objectifs initiaux de production et d'organisation.

Le chapitre 6 poursuit les propositions du chapitre précédent en se centrant plus spécifiquement sur les "travailleurs du langage" en centres d'appels.

² Sont plus particulièrement convoquées les approches suivantes: approche de Bakhtine en genres premiers et genres seconds, ethnographie de la parole, analyse du discours, approche praxéologique du discours, clinique de l'activité.

Dans la phase conseil de leur activité, ces salariés font preuve de compétences beaucoup plus variées que dans la phase commerciale, en restant malgré tout sous un contrôle de type post-tayloriste. Il s'agit tout autant de compétences plurilingues que de compétences de natures technique (résolution de problème, diagnostic, expertise), sociale (réassurance, préservation des faces, maintien du lien social, etc.) ou encore rhétorique (habiletés à argumenter, expliquer, convaincre, conseiller tout en laissant croire au client qu'il est seul décisionnaire). Ces compétences permettent au final de résoudre par le langage une double contrainte pour le salarié, lequel est pris entre impératifs techniques et commerciaux. Ces différentes habiletés, montrées grâce aux analyses menées par Josiane Boutet au plus près des interactions verbales, sont souvent méconnues et donc non reconnues par l'organisation du travail.

La monstration par l'analyse sociolinguistique constitue ici une véritable dénonciation de la non-reconnaissance, voire de l'exploitation, par l'encadrement, du travail langagier.

Josiane Boutet nous propose finalement un point de vue sociolinguistique sur l'activité de travail, point de vue qui aboutit à un positionnement critique: elle montre en effet comment le rapport salarial est responsable de la permanence de la coercition de la vie verbale au travail, sous des modalités variables historiquement. Les différentes enquêtes présentées nous permettent en effet de mieux saisir toute la complexité des aspects suivants:

- la contribution des phénomènes linguistiques à l'effectuation de l'action,
- la relation entre activités de travail et activités langagières,
- le lien entre environnement matériel (objets, machines) et productions de discours,
- l'influence de l'univers de travail sur le langage des salariés,
- enfin la façon dont les salariés se ménagent des espaces de liberté et d'autonomie linguistique.

Plus qu'un ouvrage, Josiane Boutet nous offre ici une œuvre au sens où les jalons de la vie verbale au travail sont éclairés par les jalons de son propre parcours théorique et méthodologique élaboré au cours de ces trente dernières années. Son ouvrage contribue fondamentalement au développement de la sociolinguistique du travail: *La vie verbale au travail* est incontestablement une référence incontournable dans le champ de l'analyse du discours comme du travail.

Marie Carcassonne

Université Paris-Dauphine

Marie.Carcassonne@dauphine.fr

Compte rendu

Filliettaz, L., de Saint-Georges, I. & Duc, B. (2008).

"Vos mains sont intelligentes!": Interactions en formation professionnelle initiale.

Université de Genève: Cahiers de la section des sciences de l'éducation, 117.

Ce livre présente les résultats provisoires d'un projet de recherche financé par le Fonds national de la recherche scientifique (FNS) et dirigé par Laurent Filliettaz, qui est professeur adjoint à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Genève. Rédigé en collaboration avec les deux membres de son équipe de recherche, Ingrid de Saint-Georges et Barbara Duc, l'ouvrage aborde, à partir de données empiriques enregistrées, transcrites et analysées, des problématiques actuelles de la formation professionnelle, liées en particulier à la circulation des savoirs et à la construction des identités professionnelles. Le texte est divisé en trois parties et comprend huit chapitres encadrés d'une brève introduction et d'une conclusion en forme de mise en perspective. La première partie, qui couvre environ un tiers du livre, présente les enjeux de la recherche en la situant au sein des recherches actuelles dans le domaine et en explicitant ses ancrages méthodologiques et théoriques. La deuxième partie fait un peu plus de 120 pages et comprend trois chapitres; elle présente des analyses d'interactions en centres de formation. La troisième partie, la plus courte, comprend deux chapitres d'analyses d'interactions en entreprises.

Bien que son propos dépasse largement le cadre strict des méthodes de recherche déployées pour ce projet, la première partie, écrite par Laurent Filliettaz, s'intitule "Eléments de méthodologie". Le premier chapitre reprend la question de l'apprentissage dual (où une partie de la formation est, à côté de la formation en centre scolaire, effectuée en entreprise), en rappelant les difficultés persistantes que celui-ci rencontre en Suisse: un marché des places d'apprentissage dans lequel "l'offre et la demande peinent parfois à se rencontrer" (p. 20), des dispositifs de formation qui sont critiqués pour leur inadéquation aux réalités de la société actuelle, une place dans les filières de formation qui ne semble pas répondre aux besoins des entreprises, un curriculum d'apprentissage jugé parfois peu attractif, des contradictions entre un besoin d'encadrement adapté à la formation dans les entreprises et un allègement des obligations qui pèsent sur celles-ci. Dans ce contexte, des efforts importants ont été consentis par les pouvoirs publics en vue de corriger certaines lacunes, en particulier en définissant six axes de recherche

prioritaires portant, entre autres, sur les stratégies d'apprentissage, les compétences sociales ou encore les technologies de la formation professionnelle. Le projet qui nous est présenté dans ce livre s'articule à ces recherches tout en développant une nouvelle orientation de recherche, qui se focalise sur la manière dont "les savoirs professionnels sont mis en circulation dans des dispositifs de formation professionnelle initiale et [sur la manière dont] les interactions verbales entre les acteurs de ces dispositifs [...] contribuent à cette mise en circulation" (p. 31). De ce point de vue, le projet s'inscrit dans une démarche qui se fonde sur plusieurs principes. Premièrement, le projet vise l'analyse des actions effectivement réalisées par les apprentis et leurs formateurs dans le processus de formation (et non sur leur discours métalinguistique ni sur les représentations qu'ils ont de ce qu'ils font), permettant entre autres de répondre au besoin de documenter les activités de formation sur sites. Un deuxième axe concerne la centration sur la nature langagière et interactionnelle des activités de formation, à partir de l'analyse multimodale des interactions. Troisièmement, l'approche se veut contrastive, comparant les modalités de mise en circulation des savoirs en fonction des domaines d'activité et des filières de formation, et en comparant la diversité des situations dans lesquelles les apprentis sont amenés à interagir au cours de leur formation. Enfin, un quatrième axe, thématique, s'organise autour des interactions verbales et questionne les liens que celles-ci entretiennent 1) avec les savoirs professionnels et l'environnement matériel dans lequel ils sont exploités 2) avec la construction des identités professionnelles, et enfin 3) avec les différentes temporalités liées à la formation professionnelle.

Le chapitre 2 est consacré à la nature fondamentalement processuelle de l'apprentissage qui s'effectue dans l'interaction. Le chapitre parcourt les trois perspectives "praxéologique, collective et sémiotique" (p. 44) que les auteurs se sont données. Premièrement, on considère le caractère configurant des situations et de leurs propriétés sociales et matérielles sur les activités des individus sociaux. De ce point de vue, l'apprentissage situé est intimement lié aux pratiques sociales et collectives. C'est là le second point: une conception de l'apprentissage comme processus collectif. L'idée est que l'apprentissage ne relève pas seulement d'un développement individuel, mais aussi des phénomènes interactionnels et socio-historiques dans lesquels il s'inscrit: les lieux de la formation duale sont aussi des lieux de travail, dans lesquels les apprentis participent à des activités professionnelles durant lesquels ils sont au moins en partie accompagnés par d'autres travailleurs et par leur maître d'apprentissage. Enfin, troisième point, l'apprentissage est considéré comme un processus sémiotique. L'idée de base est que l'apprentissage suppose un processus d'intériorisation qui opère en bonne part par la médiation du langage entendu au sens large, c'est-à-dire comprenant non seulement le

matériau verbal mais aussi les gestes, les signes graphiques ou encore les objets de la communication.

Le chapitre 3 présente de manière détaillée les ressources méthodologiques exploitées par Laurent Filliettaz et son équipe. On peut résumer ce chapitre en déroulant brièvement les étapes qui mènent du terrain aux analyses. La première étape, de nature ethnographique, consiste en une observation préparatoire des situations et activités d'apprentissage, aspect qui est essentiel pour entrer dans la phase des enregistrements, qui représentent la deuxième étape. Le corpus comprend environ 130 heures d'enregistrements vidéo sur lesquels portent les analyses. Cette dernière étape peut être divisée en plusieurs sous-étapes. Tout d'abord, l'analyse préalable des données brutes permet de caractériser les scènes enregistrées et de les préparer en vue d'une exploitation ultérieure plus spécifique. Cette sous-étape permet entre autres d'avoir une vue d'ensemble des données incluant un découpage temporel et une brève caractérisation des différentes activités réalisées durant un enregistrement, ainsi qu'une reconnaissance des participants et de leur mode de participation. Ensuite, la transcription des scènes que les chercheurs veulent analyser de manière approfondie. Enfin, l'analyse des séquences selon les axes de recherche. A titre personnel, j'ai beaucoup apprécié ce chapitre, qui montre bien la manière dont les données empiriques sont confectionnées et exploitées par les chercheurs. Les pages consacrées à présenter les conventions de transcriptions sont d'une grande utilité pour le lecteur, car elles permettent de saisir les principes généraux et leur application. Un bémol cependant: on aurait aimé trouver le tableau synoptique des conventions sur une page en annexe plutôt que perdu au milieu de l'ouvrage et distribué sur deux pages (97-98), où il est difficile de se rapporter lorsqu'on lit les transcriptions présentées dans les chapitres d'analyse.

La partie centrale de l'ouvrage est donc consacrée aux interactions dans les centres de formation. Le chapitre 4, écrit par Ingrid de Saint-Georges, investit la manière dont les formateurs et les apprentis exploitent les ressources de la multimodalité dans leurs activités. La seconde partie du chapitre, qui s'organise autour d'un atelier d'électricité, est à ce titre significative. En particulier, l'auteure montre clairement combien l'activité didactique d'expliquer, récurrente dans toute situation d'enseignement, ne se résume pas à une activité verbale, mais que le visuel y est prédominant. On comprend ainsi à quel point la circulation du savoir relève d'une trajectoire des participants dans et par les activités et leurs différents niveaux de modalité. Cette notion de trajectoire est d'ailleurs l'objet du chapitre suivant.

Dans le chapitre 5, en effet, Ingrid de Saint-Georges développe une belle réflexion sur la dynamique du processus de formation qui la conduit à poser la notion de trajectoire située, notion qui s'ancre dans les travaux sociologiques d'Anselm Strauss sur la trajectoire des faits sociaux tels que

l'accompagnement des personnes mourantes en milieu hospitalier. Dans ces pages, l'auteure fait un travail de mise en évidence des pertinences qui étaient en partie restées latentes dans les travaux du célèbre sociologue, ce qui lui permet d'utiliser la notion comme outil conceptuel de son approche située. Ici encore, c'est autour de séquences d'explication que s'organisent les analyses qui illustrent la trajectoire d'un objet de savoir entre un moniteur et des apprentis. Ces analyses montrent comment l'apprentissage s'organise en épisodes de mobilisation et de transmission de l'objet de savoir par le moniteur et les apprentis, et en particulier le travail d'enchaînement et de relais qui s'opère entre les participants pour progressivement s'approprier l'explication, impliquant en particulier une modification des modes de participation des apprentis, qui peuvent localement passer du rôle de novice à celui d'expert par exemple.

Pour clore cette seconde partie, Laurent Filliettaz traite de la temporalité de la formation dans le chapitre 6. A partir du cas de l'enseignement du trempage de l'acier à des apprentis débutants, l'auteur montre la complexité des formes d'organisation temporelles de la formation en distinguant quatre processus ou déterminants temporels. Le premier processus concerne ce que l'auteur nomme le temps de l'action enseignée ou temps du référent, à savoir le temps nécessaire pour que l'objet d'enseignement soit réalisé. Le deuxième processus concerne le temps de l'action enseignante ou temps didactique qui touche à l'organisation de la situation d'enseignement, ici découpée en quatre étapes: une présentation générale, une présentation détaillée, une démonstration collective et un suivi individuel des apprentis. Le troisième processus relève du temps institutionnel, comme la durée des leçons ou le programme de formation des apprentis par exemple. Enfin, le dernier déterminant temporel, celui des pratiques, est d'ordre socio-historique et renvoie aux techniques et aux gestes du trempage de l'acier et à leur développement, l'enseignement incluant selon l'auteur une "accumulation historique des savoirs contenus dans le geste en question" (p. 204). Bien que ces quatre dimensions n'aient pas toutes le même pouvoir configurant en situation, elles interviennent tout au long de la formation des apprentis en tant que "médiations temporelles qui laissent des traces dans le discours" (p. 235). Cette réflexion sur la manière dont les actions et le discours contribuent à structurer le temps en formation professionnelle se termine par une mise en perspective de la méthode d'analyse permettant de systématiser le rapport des individus sociaux au temps. Cela passe, selon l'auteur, par quatre étapes: l'identification des principaux déterminants temporels à l'œuvre selon les situations d'enseignement; la description de leurs propriétés séquentielles, rythmiques, duratives et périodiques; l'analyse des procédés discursifs (y compris multimodaux) qui contribuent à rendre manifestes les déterminants temporels; et enfin l'analyse des interrelations entre les différents déterminants. On pourrait ajouter à cela un point concernant l'épaisseur

biographique de la temporalité qui, en fin de compte, reste absente des réflexions développées dans ces pages et qui concerne la manière dont les acteurs sociaux intègrent ces déterminants temporels professionnels dans leur parcours biographique; bien que cela puisse avoir un prix relativement à la logique "située" des auteurs, le fait de réintroduire la dimension temporelle du sujet (ou la dimension biographique du temps) dans les déterminants temporels de la formation me semble de nature à enrichir notre compréhension du temps dans la formation.

La troisième partie de l'ouvrage présente deux chapitres d'analyse des interactions en entreprises. Le premier est écrit par Barbara Duc et croise trajectoire de participation et trajectoire identitaire d'un apprenant. Dans la lignée des travaux de Jean Lave et Etienne Wenger, l'auteure se donne une définition de l'identité en termes d'identité de participation en tant que trajectoire mettant en jeu des compétences et des expériences liées à la participation d'un individu à une communauté, ici au sein du secteur de mécanique automobile d'une entreprise publique genevoise. A travers l'analyse de plusieurs extraits, l'auteure montre la trajectoire réussie d'un apprenant, qui passe, dans une tension entre supervision et autonomie, d'un statut de spectateur à un statut d'acteur autonome du collectif de travail. Deux remarques concernant ce chapitre:

1. Bien que distant d'à peine 50 pages, aucun lien explicite n'est fait avec la notion de trajectoire située d'apprentissage développée dans le chapitre 5. On aurait pourtant aimé savoir comment s'articulent les notions de trajectoire (utilisées dans les deux chapitres) en regard de l'identité, de la participation *et* de l'apprentissage. Sans doute cela est-il dû au fait que le livre présente une étape intermédiaire du projet et que la question de cette articulation, en-deçà et au-delà du choix terminologique, sera traitée par la suite par le groupe de recherche.
2. Tout en étant moi-même un tenant de l'approche praxéologique et située de l'identité, je n'arrive pas à être tout à fait convaincu par l'idée que l'identité se résolve au mode de participation, ce qui correspond selon moi à la thèse soutenue dans ce chapitre. En effet, même en s'en tenant à l'identité professionnelle située, le mode de participation au collectif de travail ne condense que rarement les diverses identités (ou plutôt appartenances, terme qui me paraît plus indiqué quand on prend la perspective de la communauté de pratiques et non pas l'individu social) rendues pertinentes contextuellement par les acteurs (ce n'est en tout cas pas ma lecture des travaux de Lave et Wenger). Or, cette question n'est pas discutée, de même que n'est pas discutée la question de savoir si le mode identitaire décrit en ces pages est propre à la situation enregistrée, à cette entreprise, aux entreprises en général ou, éventuellement, à toute activité sociale.

Dans le dernier chapitre, qui traite d'un cas de participation empêchée, Laurent Filliettaz ne prend pas le risque de thématiser l'identité, mais évoque des processus de socialisation. A partir de l'analyse de plusieurs épisodes liés à la tâche de graver des étiquettes plastifiées dans une entreprise de tableaux électriques, l'auteur montre comment l'apprenant "n'accomplit que rarement de manière autonome les opérations constitutives de la tâche" (p. 304), alors même qu'il est constamment accompagné. Plusieurs raisons expliquent cette contradiction:

- l'irrégularité des formes d'encadrement, les experts devant accomplir d'autres tâches en parallèle, il leur arrive de ne pas pouvoir / vouloir répondre aux demandes d'aide de l'apprenti;
- la logique de substitution à l'œuvre chez les experts, qui tendent à résoudre les problèmes auxquels l'apprenant est confronté sans lui donner d'explication;
- les formes d'encadrement se révèlent parfois stigmatisantes, en ce que la légitimité des demandes de l'apprenant peut être remise en cause par les experts.

On le voit, la question de la réussite ou de l'échec de la participation, et partant de l'intégration de l'apprenant dans un collectif de travail, est une question hautement collective et intimement liée au déroulement de l'interaction. C'est en ce sens que l'auteur parle d'une construction collective de la participation, dont les effets relationnels et identitaires sont complexes, aussi bien au niveau de l'intégration de l'apprenant dans l'équipe, de sa formation et de son autonomisation, de son statut (novice vs. expert) dans l'entreprise que de son estime de soi par exemple. Ces aspects ne sont qu'effleurés dans ce chapitre, mais présentent des enjeux dont l'auteur est visiblement conscient et qui pourront être traités dans la suite du projet. En passant, je relève que la conception de l'identité de Duc et de Filliettaz n'est pas identique et que celle de ce dernier me semble incorporer une dimension que je considère comme essentielle en matière d'identité, à savoir la dimension réflexive (l'auteur parle de *retour réflexif*). La manière dont le sujet social se met en perspective par rapport à ce qui lui arrive permet en effet, pour reprendre une formule chère à Paul Ricoeur, une évaluation prospective de soi et de ses actions. C'est le cas par exemple, dans les deux derniers extraits du chapitre (p. 304-305), où l'apprenant exprime un bouleversement à propos d'un tableau électrique qui n'était pas prêt lorsque le client est venu le chercher ("ça m'a bouleversé ça") et où il exprime une évaluation négative relativement à sa journée de travail et au travail effectivement accompli ("oh là là j'ai fait beaucoup d'heures").

En conclusion, on ne peut que se réjouir de la publication de cet ouvrage qui contribue à documenter et à mieux comprendre la formation professionnelle

initiale, en insistant sur le caractère situé et multimodal de l'apprentissage et en offrant des repères épistémologiques et méthodologiques indéniables pour la recherche dans ce domaine. On regrettera néanmoins le manque d'échos entre la partie 2, consacré aux interactions en centres de formation, et la partie 3, consacrée aux interactions en entreprises, échos qui auraient justement permis de mieux comprendre certaines spécificités de l'apprentissage dual. Malheureusement, les deux univers, celui de l'école et celui du travail, ne sont pas liés par les analyses. En cela, la dimension contrastive du projet de recherche reste sous-exploitée. Ceci étant dit, je ne peux que recommander la lecture de cet ouvrage écrit à six mains qui explore, de manière à la fois érudite et accessible, une orientation de recherche stimulante qui cherche à mettre en lumière les liens entre apprentissage, interactions verbales et identité dans les dispositifs de formation initiale.

Nicolas Pepin

Institut d'Etudes Françaises et Francophones

Université de Bâle

nicolas.pepin@unibas.ch

Compte rendu

Tonyè, A. (2008).

Sémiostylistique. Approches du roman épistolaire.

Berne: Peter Lang, Série Linguistique XXI/322.

Quel est l'objet de l'étude? Il faut bien le reconnaître, le titre s'avère à la lecture assez mal ajusté au propos, voire même trompeur. La problématique traitée par l'auteur ne recouvre pas le genre du roman épistolaire mais, de manière beaucoup plus restrictive, une œuvre, *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau. Une nuance tout de même: l'ouvrage se compose de trois parties et plusieurs remarques exprimées dans la première ("Introduction à la narrativité de *La Nouvelle Héloïse*") visent à cerner quelques propriétés fondamentales du genre épistolaire. On notera surtout la double communication, qui lie d'une part les personnages entre eux, et d'autre part le scripteur au lecteur; la suppléance, par l'énonciation, de l'absence du destinataire; la fragmentation du discours en plusieurs points de vue parfois dissonants; ou encore la quasi concomitance du dire et du vécu qui confère à la lettre un aspect tâtonnant de non maîtrise. Cependant, par-delà ces considérations à portée générale, attribuables au genre dans son ensemble, le travail porte en priorité sur un texte, celui de Rousseau, et se propose d'en dégager certaines particularités stylistiques. L'objectif consiste à saisir des caractéristiques singularisantes de l'écriture, ce dont témoignent les dernières déclarations du livre: "Nous voulons espérer que cette promenade aura permis de mettre en lumière quelques-uns des aspects de l'esthétique de ce roman et [...] de cerner de plus près ce qui fait la singularité d'un chef-d'œuvre méconnu ou oublié tel que *La Nouvelle Héloïse*, c'est-à-dire son très haut degré ou régime de littérarité" (p. 175).

L'enquête porte donc sur un corpus limité, et l'auteur le soumet à un modèle descriptif, celui de la sémiostylistique élaborée par Georges Molinié. La méthode adoptée semble particulièrement bien choisie. En retenant surtout, de la sémiostylistique, l'*analyse actantielle*, Tonyè se donne (dans la partie centrale de son livre) un bon moyen de démêler la superposition et l'intrication des voix qui donnent forme au discours épistolaire. Il s'agit pratiquement de dégager la structure du discours en isolant les différentes strates énonciatives qui l'organisent. À un premier niveau intervient la relation communicative entre un narrateur-scripteur et un lecteur concret qui actualise les structures textuelles. Sur cette première couche fondamentale se développent, au niveau des personnages représentés, un empilement plus ou moins complexe d'échanges enchâssés. En effet, selon une logique de type "a dit à b que c a

dit à *d* que...", chaque personnage peut occuper une place d'émetteur ou de récepteur dans le système. Plus encore, il se peut qu'un personnage assume plusieurs positions dans le dispositif de communication que représente le texte. En effet rien n'empêche que "*a* dise à *b* que *c* a dit à *a*". Et le roman épistolaire, dont le principe de construction suppose précisément un croisement de voix, implique très souvent un haut degré d'élaboration énonciative. C'est du moins le cas de *La Nouvelle Héloïse*. Il apparaît donc tout à fait judicieux de débrouiller l'écheveau du discours en opérant une analyse actantielle. Et G. Molinié n'en penserait certainement pas autrement, lui qui avait commencé par mettre son modèle à l'épreuve de textes réputés pour leur dispositif à enchâssements¹. Par la suite, le père du modèle a même évoqué l'intérêt qu'il y aurait à appliquer sa théorie à "la totalité des dialogues échangés par les personnages au théâtre ou sous la forme de la correspondance dans les romans par lettres"². À Tonyè revient le mérite d'être passé à l'acte en ayant fait un usage intelligent de la méthode sémiostylistique et en l'ayant appliquée, avec précision, sur un corpus hautement complexe.

Prenons maintenant un exemple afin d'illustrer la procédure d'analyse, mais aussi d'en discuter certains aspects. Il s'agit d'un extrait tiré de la lettre VI que Julie adresse à Claire et qui relève, selon Tonyè, d'un dispositif énonciatif plutôt simple:

Depuis la mort de ta mère, elle [Madame Chaillot] t'avait élevée avec le plus grand soin: elle était plutôt ton amie que ta gouvernante; elle t'aimait tendrement, et m'aimait parce que tu m'aimes; elle ne nous inspira jamais que des principes de sagesse et d'honneur [...]. Mais conviens aussi que la bonne femme était peu prudente avec nous; qu'elle nous faisait sans nécessité les confidences les plus indiscretes; qu'elle nous entretenait sans cesse de maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manège des amants [...].

Tonyè identifie, superposé à un premier niveau de communication qui met en rapport le narrateur et le lecteur, un deuxième axe qui implique Julie, en position d'émettrice, et Claire, en position de réceptrice. Mais il ajoute que, dans cette communication, se trouve figurée une relation discursive de troisième rang, celle autrefois advenue entre une émettrice (la gouvernante) et deux réceptrices (Julie et Claire). Trois niveaux d'interaction sont ainsi dégagés de la lettre. Sur ce modèle, tout en indiquant parfois des variantes possibles, l'auteur isole les couches énonciatives qui, par leur cumul, confèrent une densité particulièrement forte au discours de *La Nouvelle Héloïse*.

¹ Voir Molinié, G. (1982). *Du roman grec au roman baroque*, Toulouse (Presses Universitaires de Toulouse-Le-Mirail).

² Molinié, G. (1993). *Sémiostylistique*. In: G. Molinié & A. Viala, *Approches de la réception*. Paris (Presses Universitaires Françaises), 52.

Un point de méthode demande cependant à être examiné de près. Il semble que l'objet sur lequel porte l'analyse actantielle ne soit pas très homogène, qu'il souffre d'une définition ambiguë. Explicitons la difficulté à l'aide de l'exemple présenté ci-dessus. Le premier axe de communication, entre le narrateur et le lecteur, est porté par *la mise en texte* du recueil, la succession des lettres notamment. C'est un niveau d'organisation fondamental, une condition de l'existence du discours et de son actualisation. Le deuxième niveau, celui de la communication entre Julie et Claire, constitue un *acte énonciatif* dont l'ancrage spécifique se donne à lire dans les formes embrayées du discours (*ta mère; m'aimait; nous...*). Enfin le troisième niveau, qui met en rapport Madame Chaillot et les deux cousines, consiste en l'évocation d'actes langagiers (*elle nous faisait les confidences les plus indiscrettes; elle nous entretenait sans cesse...; elle nous instruisait...*). Ce sont ici *des contenus lexicaux* qui demandent à être interprétés comme renvois à du langage, mais cela sans implication d'une altérité énonciative; le discours représenté se trouve en effet, sur le mode du discours narrativisé, complètement intégré, tant énonciativement que syntaxiquement, au discours premier qui le signale. On voit que les critères d'identification des différentes strates communicationnelles sont très hétérogènes (textuel, énonciatif et lexico-sémantique). Nous percevons ainsi un hiatus entre l'étude du corpus telle qu'elle se trouve réalisée et l'annonce méthodologique qui la préface: "La stylistique actantielle a pour enjeu principal, la description de l'organisation des strates énonciatives qui structurent le texte" (p. 5). Et bien non, la description du texte ne procède pas d'une observation strictement énonciative, mais fait place à des considérations annexes, notamment sémantico-lexicales. Et à l'inverse, les faits énonciatifs de représentation du discours autre ne sont pas systématiquement pris en compte: "Mais conviens aussi que la bonne femme était [...], qu'elle nous faisait [...]". Les propositions subordonnées relèvent d'un discours indirect. Un seul locuteur intervient dans ces cas, mais sa parole se trouve marquée (syntaxiquement) par l'insertion d'un discours autre. On reconnaît là un phénomène de polyphonie énonciative qui a pour fonction de problématiser la prise en charge du discours (*je te demande d'admettre que...*). Ce clivage énonciatif n'est pourtant pas pris en considération par l'auteur, probablement parce que le dédoublement du point de vue ne suppose aucun acte langagier supplémentaire; il n'y a pas à postuler un dire originel qui ferait l'objet d'une restitution. L'étude semble donc osciller entre, d'une part, la saisie du dispositif énonciatif qui structure le discours et, d'autre part, la reconstitution de "petits mondes" (l'expression est d'Umberto Eco) qui, indexés aux personnages qui les assument, organisent l'ontologie de l'univers représenté par le texte. La première approche, foncièrement descriptive, est de nature linguistique, alors que la deuxième, plus interprétative, relève d'une sémiotique textuelle. Cette interférence de l'interprétation dans le travail descriptif se laisse d'ailleurs percevoir à travers

une formule qu'affectionne l'auteur: "En tout cas, on peut *imaginer* au poste actant émetteur..."³ (p. 78); "On pouvait donc naturellement *imaginer* sur cette base que Julie s'adresse directement à Saint-Preux" (p. 92); "En *imaginant* plutôt que c'est le récepteur lecteur qui..." (p. 100). On peut donc noter qu'en plusieurs occasions l'interprétation guide, au détriment de la description formelle, la perception d'une structure qui, au final, ne bénéficie pas d'un statut théorique très clair. Envisagé par Tonyè en terme de "polyphonie narrative", le dispositif textuel se conforme tantôt à une acception linguistique du terme, proche de celle conceptualisée par Oswald Ducrot, tantôt à une version plutôt bakhtinienne. La polyphonie, objet central de l'analyse proposée, mériterait certainement d'être précisée, et ses principes explicités. Reste que ces questions de méthode n'altèrent nullement le travail qui donne une vision très claire des procédés qui engendrent la complexité du discours. On y reconnaît précisément l'apport principal de l'ouvrage: mettre au jour les moyens textuels qui donnent au lecteur de *La Nouvelle Héloïse* le sentiment d'une épaisseur du discours.

La dernière partie, plus classique dans son approche, passe en revue différentes composantes du style. L'auteur montre que le discours, profondément imprégné de la rhétorique oratoire, joue de toutes les nuances de rythme et d'amplitude. Un aspect essentiel de l'écriture de Rousseau est alors mis en évidence: l'infinie variation du phrasé. Là encore, c'est une subtile complexité que Tonyè saisit dans le corpus épistolaire.

Joël Zufferey

Université de Lausanne

Joel.Zufferey@unil.ch

³ Le soulignement par les caractères italiques est de nous, de même dans les citations qui suivent.